

GÉNÉRALITÉS SUR LE « DÉTOUR »

I. LE « DÉTOUR » : ANALYSE LEXICALE

1. Aux origines du substantif « détour »

- Les premières traces écrites du mot « destor » en français datent du XI^{ème} siècle. Le mot désigne alors **un lieu écarté, une cachette**. D'ailleurs, au XIII^{ème} siècle, l'expression « en détour » signifie « en cachette ».

- L'idée de **changement d'orientation spatiale** n'apparaît qu'au XVI^{ème} siècle. Le « détour » est alors l'endroit où un chemin ou une rivière s'éloigne de la ligne directe. Enfin, dès l'origine, le substantif « détour » s'emploie dans un sens figuré. Ainsi, au XIII^{ème} siècle, le mot est synonyme de **prétexte**, de faux-fuyant.

(Source ; *Dictionnaire historique de la langue française*, Le Robert, 1992.)

2. Les sens actuels

- Le sens ancien perdure ; on parle toujours d'un « détour » pour nommer l'endroit où un chemin ou un cours d'eau s'écarte d'un tracé idéal qui serait droit. Le sens figuré se développe, notamment dans des expressions comme le « détour de la conversation » ou le « détour d'une phrase ».

- Mais le « détour » désigne surtout l'action qui consiste à s'écarter **du chemin le plus direct**, de la voie la plus droite. L'occurrence la plus fréquente a trait au lexique du « voyage ». « Faire un détour » signifie emprunter une autre voie que celle qui est la plus directe ou celle qui a été choisie en premier.

- Le détour est aussi facilement associé au **langage**. Ainsi, le discours peut utiliser des détours. Cela peut même être un procédé rhétorique : la circonlocution¹. Elle est proche de la périphrase, qui est une figure de style, et désigne le fait d'allonger sans raison une phrase pour ne pas dire quelque chose de trop brutal. Au contraire, « parler sans détour » signifie parler franchement.

¹ À ne pas confondre avec « circonvolution », qui signifie « enroulement » et désigne une sinuosité autour d'un point central. Cf. II. 2.

(Sources : dictionnaires usuels, *Trésor de la langue française* en ligne : <http://atilf.atilf.fr/>).

3. Les connotations du substantif « détour »

• Un terme porteur d'ambivalence

• « Détour » connaît une situation ambivalente. Au quotidien, le détour est vécu comme une **contrainte**. Spontanément, on pense au fait d'être obligé de faire un détour lorsqu'il y a des travaux sur la route. Le détour est donc souvent un imprévu, source de perte de temps. On peut appliquer cette analyse à différents domaines : vie personnelle, vie professionnelle, etc., pour vérifier que le détour a une **image globalement négative**. Qu'est-ce qui, dans l'inconscient collectif, pourrait l'expliquer ?

• Toute société est fondée sur des modèles ou tend vers un idéal. Sans en avoir toujours conscience, notre société occidentale reste marquée, influencée par son passé judéo-chrétien. Nos lois et nos coutumes nous renvoient en permanence à cet héritage religieux, aujourd'hui largement sécularisé mais toujours présent. Ainsi, dans La Bible, l'Homme est marqué par le péché originel, une « **faute** » qui, dès le départ, le détermine à tout faire pour se « racheter ». Cette faute est l'œuvre du Diable qui, représenté par le serpent, pousse Adam et Ève, alors habitants du jardin d'Eden, à goûter au fruit de l'arbre de la Connaissance malgré l'interdit divin. D'une certaine façon, le Diable représente pour les catholiques celui qui a séduit et détourné l'Homme du droit chemin, donc le premier à l'inviter à un mauvais détour.

• Le détour : la liberté ou le risque

• À côté de ces connotations négatives, dans le domaine des loisirs, le détour est vécu comme un **temps supplémentaire positif**, preuve de la liberté que l'on peut prendre par rapport à une voie plus droite, empruntée par tous et conformiste. Prendre un détour lorsque l'on se promène, c'est en général se mettre en quête de — et parfois découvrir ! — ce que tout le monde ne connaît peut-être pas. De même, parvenir de façon originale à une situation personnelle heureuse ou professionnelle réussie, apprendre en autodidacte provoquent aussi l'admiration des autres. Et pourtant, celui qui emprunte ce type de détours prend le risque de la marginalité dans une société qui guide, et même impose des modèles.

- Le détour est donc **ambivalent**. Il représente une **voie marginale** qui doit impérativement conduire celui qui l'emprunte au succès, sauf à regretter ce choix risqué.

II. COMMUNICATION, LANGUE ET DÉTOURS

1. Une communication sans détour ?

- **Un gain de temps certain**

• Les outils de communication ont totalement envahi notre vie. Alors qu'il y a une vingtaine d'années, on critiquait la place de plus en plus importante de la télévision dans le foyer familial, aujourd'hui les moyens d'information se sont multipliés, miniaturisés et donc individualisés. Entre le téléphone portable (aujourd'hui plate-forme multimédia avec la technologie 3G), l'ordinateur et la multitude d'écrans présents dans l'espace urbain, nul ne peut ignorer **l'information en temps réel**. L'Autorité de Régulation des Communications Électroniques et des Postes (ARCEP) estimait, au 31 décembre 2007², à 85,6 % le taux de pénétration de la téléphonie mobile dans la population globale en France. Chaque individu est joignable à tout moment et peut joindre n'importe qui, avoir accès à n'importe quelle information, y compris les programmes de télévision : ce n'est pas une projection, mais ce qui se passe aujourd'hui et dans notre société.

• Le mot « *geek* », emprunté à l'anglais, désigne celui qui est « accro » aux nouvelles technologies. C'est un individu plutôt jeune, citadin et tourné vers toutes les nouveautés, y compris parfois les plus inutiles. Il est très attentif au design des objets qu'il achète. Le *geek*, dans la perspective qui nous intéresse, est celui qui peut avoir accès à tout, tout de suite. L'idée de perdre du temps lui est insupportable — quel que soit le domaine.

- **Le risque de la simplification hâtive**

• Par ailleurs, la multiplicité des sources a coïncidé avec une forme d'urgence qui se traduit par une simplification de l'information. On ne compte plus le nombre de chaînes d'information continue, les sites d'information ou encore les blogs d'opinion. On ne peut plus tout lire, c'est pourquoi les formes courtes sont aujourd'hui privilégiées. C'est

² <http://www.arcep.fr/index.php?id=9545>.

le triomphe de la « petite phrase » en politique. Désormais, l'information se confond avec l'image, qui en est la plus simple expression — encore que certaines informations arrivent presque à être condensées en un seul mot, le mot « racaille », par exemple, résumant une déclaration — voire plus — de N. Sarkozy. L'explication, l'analyse ou encore la contradiction ont encore leur place dans les médias, mais à une heure tardive de la soirée, à la télévision, et dans des médias de moindre audience.

- Dans ces conditions, tout le cheminement intellectuel, la réflexion ou encore l'hésitation sont occultés, ou plutôt ne sont pas donnés au grand public. Les doutes, les errances de la pensée restent l'apanage de quelques-uns, lecteurs d'essais ou de périodiques rares (*Le Monde diplomatique*, *Le Débat*, etc.), tandis qu'on réserve au plus grand nombre le bilan, la conclusion ou de bien brefs « digests ».

- **Le besoin de s'adresser au plus grand nombre**

- Cela étant, il a toujours existé, à côté de la recherche fondamentale ou de la réflexion intellectuelle de haut vol, des supports dits « de vulgarisation » (vulgarisation signifiant « diffuser au plus grand nombre », sans connotation négative). Certains chercheurs ont ainsi développé leur talent pour le récit et empruntent des voies détournées pour instruire le grand public. Albert Jacquard est, dans ce domaine, sans doute un des plus célèbres. *Éloge de la différence* (1978) ou encore *L'équation du nénuphar* (1998) ont connu beaucoup de succès auprès du grand public.

- Il faudrait donc se garder d'un raisonnement simpliste : les formes brèves, percutantes, et les analyses plus nourries ont coexisté et coexistent encore. Ainsi, le dessin de la Une du quotidien *Le Monde*, signé Plantu depuis 1985, vaut bien les longs articles qui suivent dans le journal. On peut tout aussi bien lire un éditorial (qui exprime brièvement une opinion) et un essai sur le même sujet, puis les confronter. Seulement, il est vrai que les formes courtes sont aujourd'hui plus accessibles, plus nombreuses et gratuites, grâce à Internet, au contraire des livres qu'il faut acheter et qui demandent du temps et des compétences en lecture.

- Se voulant **sans détour**, la communication moderne élude toute une partie de son contenu pour se rendre accessible au plus grand nombre.

2. Parler sans détour ?

• Le détour de la langue : une nécessité sociétale

• La langue française multiplie les expressions appelant à la franchise : on souhaite « parler vrai » ou avoir un « franc-parler ». Il faut « appeler un chat un chat », « ne pas y aller par quatre chemins », « appeler les choses par leur nom », « parler sans détour ». Cette dernière expression montre que le détour dans le domaine du langage s'oppose à la sincérité. Pourtant, même si dire les choses franchement est nécessaire d'un point de vue moral, il faut bien reconnaître que nous sommes **des experts des détours de la langue** et que cela est nécessaire à la vie en société.

• On pourrait, ainsi, multiplier les exemples de mots ou d'expressions visant à occulter les handicaps ou les difficultés : les aveugles sont des « non-voyants », les sourds des « malentendants », les personnes « tributaires » du RMI sont dans notre pays « bénéficiaires » du RMI, tandis que le cancer est devenu une « longue maladie ». **L'euphémisme** est une figure de style clé, qui amène à adoucir ce qui pourrait choquer ou blesser, et donc permet d'atténuer la réalité. Ainsi, l'expression « s'éteindre des suites d'une longue maladie » est un très bel exemple de ce que la langue peut dire en utilisant des détours. Le verbe « s'éteindre » suppose une mort douce et l'expression « longue maladie » cache en réalité un cancer ou le sida. La langue a sa pudeur, mais aussi ses tabous, à l'instar de notre propre société. La maladie, le handicap, l'intimité, la sexualité : tous les tabous de notre société obligent la langue à déployer des trésors de détours pour ne pas nommer ce qui ne saurait l'être. Ainsi Flaubert, dans son *Dictionnaire des idées reçues*, note : « Coït, copulation. Mots à éviter. Dire : "Ils avaient des rapports" ». La liste des détours qu'utilise la langue pourrait être longue. Chacun pourra compléter ces quelques remarques par la lecture jubilatoire du livre de Martine Chosson : *Parlez-vous la langue de bois* ?³.

• Les détours que l'on peut faire pour s'adresser à une personne révèlent aussi la **nature des relations** que nous entretenons avec elle. Ainsi, pour donner un ordre, on peut utiliser un impératif péremptoire : « Sortez ! » (sur le même ton que celui que l'on pourrait prendre pour s'adresser à un chien...). Le conditionnel permet d'atténuer la violence de l'injonction : « Je souhaiterais que vous

³ Martine Chosson, *Parlez-vous la langue de bois* ?, Le Seuil, coll. « Le goût des mots », 2007.

sortiez. » Les deux temps verbaux ne dénotent par le même rapport entre les deux interlocuteurs. Dans le premier cas, celui qui donne un ordre est tout-puissant, même violent, tandis que dans le second cas se dégagent une volonté de faire adhérer à la demande et une certaine courtoisie.

• Un signe politique

• La **vie en société** mais aussi le **savoir-vivre** imposent ces détours. Pourtant, il n'est pas toujours simple de dire la vérité aux autres. Le personnage phare du *Misanthrope* de Molière, Alceste, en fait l'amère expérience. Il a fait profession d'être sincère en toute occasion :

« Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur. »

Or le célèbre atrabilaire se trouve fort dépourvu lorsque le ridicule Oronte lui présente un sonnet très mauvais et qu'il lui demande son avis — en toute franchise. Alceste finit par dire la vérité à Oronte (son sonnet est « bon à mettre au cabinet »), mais il use de nombreuses circonlocutions⁴, dont celle-ci, qui consiste à feindre de s'adresser à quelqu'un d'autre qui se trouve dans la même situation

« [...] un jour, à quelqu'un, dont je tairai le nom,
Je disais, en voyant des vers de sa façon,
Qu'il faut qu'un galant homme ait toujours grand empire
Sur les démangeaisons qui nous prennent d'écrire ;
Qu'il doit tenir la bride aux grands empressements
Qu'on a de faire éclat de tels amusements ;
Et que, par la chaleur de montrer ses ouvrages,
On s'expose à jouer de mauvais personnages. »

Finalement, Alceste prend du temps (ce n'est ici qu'un court extrait) pour faire passer ses valeurs morales (la sincérité toujours et en tout lieu) avant les règles du savoir-vivre. Il finit par devenir indélicat à l'égard d'une personne qui lui a pourtant déclaré son amitié auparavant.

• L'euphémisme, la litote, l'allusion, le sous-entendu, l'implicite, etc. : autant de façons de **communiquer avec civilité**, même si c'est parfois complexe. Le cauchemar d'une langue parfaite, transparente et sans détour, a été décrit par George Orwell dans son roman *1984* en 1948. Dans une société envahie par des écrans qui espionnent les

⁴ Cf. plus haut, I. 2.

individus, la langue est réduite à sa plus simple expression. Cette « novlangue », comme elle est appelée dans le roman, a pour ambition affichée la clarification de toute communication, mais sa conséquence réelle est l'appauvrissement et le contrôle de la pensée. Dans son roman, Orwell montre par effet de miroir que la richesse de la langue, la complexité des idées qu'elle permet d'élaborer, sa capacité d'expression par le détour sont des éléments fondamentaux de la liberté et des régimes démocratiques.

- Cela n'empêche pas nos hommes politiques de déployer des trésors de « **langue de bois** », c'est-à-dire une langue creuse qui laisse croire que l'on répond aux questions que l'on pose sans y répondre vraiment ou qui consiste à faire un discours sans écorner personne alors que tout le monde sait que la réalité est autre. L'expression désigne à l'origine la propagande politique, mais elle a envahi aujourd'hui nos conversations pour désigner de façon générale ce qui n'est pas sincère. Pourtant, on peut utiliser la langue de bois pour une bonne cause : **la diplomatie**, notamment, demande des qualités rhétoriques très importantes. Cela n'est pas condamnable : on évite les conflits armés en se parlant. Mais les phrases hypocrites, la flagornerie la plus vile décrédibilisent quotidiennement les hommes politiques, alors soupçonnés de n'agir que par intérêt.

3. Détour et création artistique

- **Le détournement d'œuvre**

- Du détour au détournement, il n'y a qu'un pas que l'Artiste franchit volontiers. Parmi les plus célèbres détournements, chacun a en tête la fameuse *Fontaine* de Marcel Duchamp, qui est en fait un urinoir en faïence blanche que l'artiste a pris, renversé et signé. L'œuvre est datée de 1917. Duchamp appelle « ready-made » les objets du quotidien détournés de leurs fonctions premières et élevés au statut d'œuvre d'art. Il signe avec *Fontaine* la fin de la technique et revendique la primauté de l'idée sur l'œuvre d'art elle-même. Duchamp « réalisa » d'autres fontaines dont l'une a été vendue 1,677 million d'euros en 1999.

- La littérature est également matière à détournements, notamment par la parodie et le pastiche. La **parodie** est une tradition comique très ancienne. Pierre Dac en a commis une de *Phèdre* de Racine des plus savoureuses — et un peu crue. L'intention de la parodie peut être moqueuse, tandis que le **pastiche** est plutôt une forme d'allégeance, d'hommage rendu à l'artiste que l'on détourne.

• Un genre du détour

• La littérature **morale** utilise également le détour. La fable, par exemple, utilise le récit pour « faire passer » une leçon — à moins que la morale ne soit qu'un prétexte pour raconter une histoire... La Fontaine, dans le « Pouvoir des fables », explique justement que les histoires que l'on nous raconte ont un pouvoir de captation incroyable sur nous. Elles nous ramènent aux plaisirs de l'enfance. Pour reprendre une expression de Pascal Quignard, « nous sommes une espèce asservie au récit »⁵. Les écrivains de l'Antiquité le savent pertinemment et en usent, ne séparant pas « instruire » et « divertir ». C'est aussi le cas des conteurs comme Charles Perrault, et des fabulistes comme La Fontaine qui, d'ailleurs, lui rend un vibrant hommage à la fin du « Pouvoir des fables » :

« [...] moi-même,
Au moment que je fais cette moralité,
Si *Peau d'âne* m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême,
Le monde est vieux, dit-on : je le crois, cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant. »

• Un couteau à double tranchant

• Mais le détour n'est pas **toujours un choix**. La littérature d'idées doit parfois voler une liberté d'expression qu'on lui refuse. Ainsi, les écrivains du XVIII^{ème} siècle n'ont pas vraiment pu critiquer ouvertement l'Ancien Régime. Diderot a d'ailleurs payé cher la critique du régime monarchique qu'il a faite dans *L'Encyclopédie*⁶. L'argumentation doit donc se faire plus indirecte, parfois — plus complexe, voire plus sournoise. Ainsi, la fiction, le conte philosophique, l'anonymat ont été des moyens commodes pour faire passer des idées, même si nul n'était dupe des masques qui ne cachaient personne et qui étaient utilisés par Voltaire et ses amis philosophes. Montesquieu expérimente, un peu avant eux, une autre forme avec les *Lettres persanes*. Il invente une correspondance entre deux Persans, dont l'un découvre la France. Le regard distancié du visiteur est l'occasion d'une critique acerbe des incohérences du

⁵ QUIGNARD, Pascal. « La déprogrammation de la littérature » entretien dans *Le Débat*, n°54, mars-avril 1989.

⁶ Cf. par exemple l'article « Autorité politique ».

régime politique et des coutumes. Bien sûr, ce roman épistolaire fut publié anonymement— on n'est jamais trop prudent.

• **L'ironie** est une autre arme utilisée par les philosophes des Lumières — mais aussi par d'autres encore aujourd'hui. C'est un **détour complexe** : il s'agit de dire le contraire de ce que l'on veut faire entendre — la complicité entre l'interlocuteur et celui qui parle permettant au véritable message de passer. Quel détour ! Vladimir Jankélévitch, dans *L'ironie*⁷, analyse avec pertinence ses dangers :

« On ne saurait s'étonner que l'ironie offre certains dangers, tant pour l'ironiste que pour ses victimes. La manœuvre est risquée, et, comme tout jeu dialectique, elle ne réussit que de justesse : un millimètre en deçà, — et l'ironiste est la risée des hypocrites ; un millimètre au-delà, — et il se trompe lui-même avec ses propres victimes ; faire cause commune avec les loups, c'est de l'acrobatie et qui peut coûter cher à un maladroit. »

Naturellement, on saisit tout le bonheur d'un discours ironique réussi, pour celui qui le produit comme pour celui qui le reçoit, et la complicité que cela couronne entre les deux interlocuteurs. Mais on reconnaîtra que la langue, en l'espèce, est arrivée à un degré de raffinement qui amène à prendre des risques. Ce n'est certes pas toujours par raffinement : c'est aussi, pour certains, le dernier rempart contre la dictature.

• **S'éloigner de soi pour mieux se retrouver**

L'œuvre d'art peut également être, pour l'artiste, un **détour personnel** pour arriver à soi-même, toucher une forme de vérité intime. Un roman comme *Lambeaux* de Charles Juliet est un exemple très intéressant. Juliet construit une sorte de biographie en deux parties : dans la première, écrite à la deuxième personne du singulier, il évoque sa mère ; dans la seconde, il retrace son propre parcours, en parlant de lui-même à la deuxième personne également. Tout le système narratif repose donc sur une mise à distance qui permet à l'auteur d'atteindre, par des détours successifs, une forme de vérité. Sans schématiser de façon excessive, on peut remarquer que l'autobiographie, déguisée ou pas, a des vertus thérapeutiques certaines et donc qu'elle permet, par le détour, de se trouver, voire de trouver la paix avec soi-même. L'écriture de soi amène au dédoublement de l'individu entre le « moi racontant » et le « moi

⁷ Flammarion, 1964.

raconté », détour qui permet, en allant de soi à soi, de comprendre l'histoire d'une personnalité.

III. LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE ET SES DÉTOURS

1. Où l'on verra que l'on ne trouve pas toujours ce que l'on cherche

- L'histoire des sciences est jalonnée de découvertes réalisées sans avoir été directement souhaitées. L'exemple le plus célèbre est celui de la pénicilline. La découverte du fameux antibiotique par Alexander Fleming est avant tout due... à un manque d'hygiène ! L'histoire est connue : en 1928, le chercheur écossais, peu soucieux de l'ordre dans son laboratoire, laisse traîner des boîtes de cultures pendant ses vacances. À son retour, il s'aperçoit qu'un champignon les a infectées et découvre alors les propriétés de ce qu'il appellera la pénicilline. Les exemples pourraient être multipliés.

- On peut donc se demander si la science, modèle de rigueur dans l'inconscient collectif, est aussi méthodique qu'elle le laisse croire. Ses équipements toujours propres, ses laboratoires remplis de nouvelles technologies, ses docteurs toujours impeccables, ne donnent-ils pas une image contradictoire avec les nombreuses découvertes faites par « hasard » ou par « accident » ? Autrement dit, peut-il exister une « méthode » alors même que le hasard a un poids si important dans la démarche ?

2. La « méthode scientifique », un bel oxymore ?

- De nombreux historiens des sciences ont montré que les termes « méthode » et « scientifique » ne sont pas contradictoires. Comme l'écrit Alex F. Osborn dans *L'imagination constructive*, la chance, ou le hasard — comme on voudra—, se provoque et il existe une sorte de méthode :

« La quantité attire la qualité. Et nous avons besoin d'une force motrice de base pour accumuler les opportunités en vue de provoquer ces "accidents secourables". C'est pourquoi, la plupart du temps, la chance n'est que le sous-produit de l'effort, Il est en effet très rare que l'inspiration vienne sans peine. »

- Il faut donc provoquer la chance, chercher sans relâche. Cette méthode semble, au premier abord, s'opposer à l'idée même de

« méthode », à ce que l'on appelle également le « protocole », c'est-à-dire l'ensemble des règles qui président au bon déroulement d'une expérience.

3. Recherche et sérendipité

- La recherche est donc à la fois **méthode et détour de la méthode**, ce que Osborn appelle « **sérendipité** ». Le mot désigne couramment le fait de trouver quelque chose d'intéressant de façon imprévue, ou en cherchant autre chose. Au-delà du terme, c'est une reconnaissance des **errances de la recherche**, de sa faiblesse permanente, alors même que notre société la sacralise et la pense toute-puissante.

- Cette façon d'envisager la recherche est peu connue — à peine plus que le mot lui-même. On peut le comprendre : notre société veut des garanties, souhaite éviter le risque. Cela est même inscrit dans la Loi sous la forme du « principe de précaution ». Mais comment éviter les risques si l'on prend des chemins inconnus ? Ils sont pourtant le quotidien d'un certain nombre de chercheurs, même si les progrès de l'informatique permettent de plus en plus de simulations ou de virtualisation.

IV. LE DÉTOUR ET LE DÉPLACEMENT

1. Le détour n'est-il qu'une perte de temps ?

- **L'incitation à la vitesse**

- La **rapidité** est un des dénominateurs communs de toutes les sociétés développées. Les transports en sont la marque la plus évidente dans notre quotidien. La première **voiture** commercialisée en 1873 par Amédée Bollée affichait une vitesse de pointe de 40 km/h. Les voitures d'aujourd'hui peuvent le plus souvent rouler jusqu'à 200 km/h. Les limites ne sont plus techniques, comme par le passé, mais liées à la sécurité routière et fixées par la Loi.

- Les progrès les plus impressionnants sont liés au déplacement en **avion**. Avant sa disparition en 2003, le *Concorde* effectuait le trajet Paris-New York en 3 heures et demie, avec une vitesse de croisière de Mach 2,02, soit 2179 km/h. Le record établi, le 26 mars 1974, par le mythique supersonique est de Mach 2,23, soit 2405 km/h.

- **Aller vite pour pouvoir prendre son temps ensuite**

- Paradoxalement, si nous sommes friands de **détours**, c'est de ceux que l'on choisit. Les **itinéraires bis**, prévus à l'origine pour délester les routes surchargées, valorisent également des routes plus touristiques (l'autoroute ne l'est vraiment pas), proposent des parcours à ceux qui ont du temps, comme les personnages de *La Lenteur* de Milan Kundera. Le détour favorise l'enrichissement culturel, la curiosité. Comme la lenteur, c'est un art de vivre : on refuse l'agressivité de la vitesse, qui n'est pas seulement une façon de faire monter l'adrénaline, mais aussi une forme de délinquance (on parle de « délinquance routière »). Le détour, dans ces conditions, est un art d'esthète.

- On peut pousser l'analyse jusqu'à soulever l'hypothèse d'une certaine **schizophrénie des automobilistes**. On constate à chaque départ en vacances, chaque « journée rouge », le même phénomène : des individus prêts à prendre toujours plus vite les mêmes routes droites (communément appelées « autoroutes ») pour aller au plus vite., prendre leur temps Les vacances sont bien un temps vide, de « vacance », mais il est « urgent » de pouvoir en profiter. Victor Hugo s'en étonnait déjà au XIX^{ème} siècle avec l'avènement du chemin de fer et notait, dans *En Voyage* : « Les fleurs du chemin sont des taches ou plutôt des raies rouges et blanches ; plus de points, tout devient raies. » On ne profite pas (que dire des paysages mornes et toujours identiques le long des autoroutes ?) du trajet, de la route que l'on ne voit même plus.

2. Partir pour arriver à soi

- Pourtant, le voyage, si l'on est prêt à « lâcher prise », est le moment idéal pour **se (re)trouver**. Nouveau paradoxe et nouveau détour : partir loin de chez soi permet un retour vers soi. C'est l'expérience que fait le narrateur du célèbre roman de Jack Kerouac *Sur la route*. Prendre ses distances avec son espace quotidien, être isolé et peut-être seul permet de faire le point sur soi et, finalement, de se replier sur l'essentiel. Le voyage est donc double : il permet d'aller vers les autres, mais aussi, ce faisant, de se trouver soi-même.

- Le voyage permet également de comprendre qui l'on est. L'ethnologue Claude Lévi-Strauss fait une expérience intéressante en arrivant pour la première fois au Brésil. Il la raconte en détail dans son célèbre ouvrage *Tristes tropiques*

« [...] j'étais pauvre et je suis riche ; d'abord parce que ma condition matérielle a changé ; ensuite parce que le prix des produits locaux est

incroyablement bas : cet ananas me coûterait vingt sous, ce régime de bananes deux francs, ces poulets qu'un boutiquier fait rôtir à la broche, quatre francs. On dirait le Palais de la Dame Tartine. Enfin, l'état de disponibilité qu'instaure une escale, chance gratuitement offerte mais qui s'accompagne du sentiment de la contrainte d'en profiter, crée une attitude ambiguë propice à la suspension des contrôles les plus habituels et à la libération presque rituelle de la prodigalité. »

Dans le cas de Lévi-Strauss, c'est l'écart entre la société visitée et la société à laquelle il appartient qui lui fait comprendre sa propre condition.

V. AUTRES PISTES POUR PROBLÉMATISER LE THÈME DU « DÉTOUR »

1. Le détour empêche-t-il la réussite ?

• Une image de la réussite...

- Bonheur, réussite personnelle, réussite économique, aspect physique : tout un chacun est aujourd'hui invité à se **conformer à des modèles** que nous impose la société à travers les médias. Les émissions de télévision, les magazines, les forums sur Internet ne cessent de nous expliquer comment mieux y parvenir : être heureux dans son couple, perdre trois kilos en une semaine, faire des économies, etc. Les manchettes des journaux, les sujets des émissions sont autant d'injonctions dans ce sens qui nous agressent toute la journée.

- L'hésitation, l'errance, le détour, voire l'échec, sont vécus comme des anomalies. En fait, notre société ne supporte pas **l'anti-conformisme**. Au contraire règne ce que l'on pourrait appeler la tyrannie du Bien, du Bon et du Beau. On peut même évoquer une compétition dans ce domaine, à mettre en parallèle avec la course économique et l'omnipotence de la croissance : il faut être toujours plus fort, toujours plus riche, toujours plus beau. Dans le monde de l'entreprise, l'avènement de la mondialisation a créé une concurrence sans limite. Ce qui vaut pour les pays, vaut aussi pour les entreprises et finalement pour les individus. Il faut aujourd'hui être le meilleur, et dans tous les domaines.

- Certes, la **volonté de réussir** n'a rien de nouveau (on pourrait faire une longue liste des romans du XIX^{ème} siècle qui retracent l'ascension

de jeunes parvenus), mais on peut dire que l'accélération est impressionnante.

- **...peut en cacher une autre**

- Alors que les déplacements sur la planète ne sont plus un réel problème sur le plan technique, on cherche également à « **avancer** » **dans la vie** à la même vitesse. Tout est donc de plus en plus planifié, du cursus scolaire au premier enfant, de la progression professionnelle à la date de départ en retraite. Par ailleurs, il ne s'agit plus seulement, aujourd'hui, de réussir ses études. Il faut aussi avoir le baccalauréat « en avance », aller vite, toujours plus vite. Pour cela, certains parents rivalisent pour proposer dès l'école primaire des activités extra-scolaires propres à entretenir ce qu'ils perçoivent comme des « facilités » chez leurs enfants. La compétition continue à l'âge adulte : on veut ensuite gravir les échelons de son entreprise, progresser dans la hiérarchie.

- Le détour ne semble donc pas avoir sa place. Pourtant, il n'est pas forcément un obstacle s'il devient **stratégie**. On peut choisir de retarder une échéance, d'attendre pour obtenir plus ou autre chose plus tard. Se singulariser, emprunter des voies moins classiquement admises par notre société peut être un choix et l'accomplissement personnel peut, justement, être lié au bonheur de réussir différemment. Le choix conscient du détour résulte alors d'une bonne connaissance de soi, de ses compétences et de ses faiblesses.

2. Le détour s'oppose-t-il à l'ordre social ?

- **De la nécessité d'un ordre social**

- La société française n'est pas anarchique et son ordonnancement est le fruit d'importantes transformations historiques. L'ordre est aujourd'hui maintenu et stabilisé autour d'éléments structurels forts. On peut évoquer, pour commencer, l'équilibre des pouvoirs et leur séparation : les pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire fonctionnent de façon indépendante et garantissent la démocratie. La société est également structurée en classes sociales. On pourrait discuter leur définition et leur pertinence, mais, même si leur histoire est empreinte de luttes, leur coexistence permet un relatif équilibre. On considère, avec Karl Max, que les classes les plus importantes, quantitativement et par leur rôle, sont la bourgeoisie et le prolétariat. Paradoxalement peut-être, cette organisation pyramidale de la société est garante d'un bon fonctionnement. L'absence d'ordre social conduit

au chaos, à l'anarchie, c'est-à-dire concrètement à l'absence de pouvoir organisé. Or, quoi que l'on pense des différents pouvoirs qui se succèdent, tout pays doit être gouverné, organisé et toute nation se doit d'être unie, faute de quoi c'est la guerre civile. L'important reste la possibilité de l'alternance politique, garantie par le retour périodique des élections.

- À partir de là, toute **stratégie de détour de la démocratie** peut être comprise comme un refus de la vie collective. À l'opposé de la vie en société, la vie en autarcie reste une utopie pour certains, mais un cauchemar à l'échelle du groupe. Une société ne pourrait pas être construite avec des individus qui juxtaposent leurs propres règles.

- **De la nécessité de détourner la loi**

- Si notre société est construite sur des règles, dites par la **Loi**, ce n'est pas pour autant qu'elle ne se ménage pas des possibilités de **la détourner**. Ainsi, la Loi n'est pas toujours totalement appliquée par les juges, qui l'adaptent aux cas particuliers. Il est même possible pour le juge de proposer des façons différentes de lire la Loi — ces jugements feront « jurisprudence ». Cette possibilité montre d'ailleurs que le législateur a lui-même organisé les conditions de détournement des règles imposées.

- Le détour est donc **une variable d'ajustement** individuelle et collective qui permet de vivre ensemble. La démocratie en a besoin et favorise son existence.

3. Le détour, un chemin souvent emprunté inconsciemment

- Finalement, le choix du détour semble éloigné du quotidien au premier abord. Pourtant, il s'agit d'une façon tellement commune d'agir que nous n'en avons pas toujours conscience.

- Ainsi, chacun, tous les jours, s'écarte des règles, de la voie commune, pour adapter son individualité au collectif et vivre en société. S'écarter du groupe, que ce soit par le raisonnement ou pendant un voyage, est aussi une façon d'affirmer son identité, de tenter de construire une expérience et un parcours qui soient personnels.